*
**

M. Sully Prudhomme, dans son *Testament poétique*, parlant au nom des Parnassiens, édicte ou plutôt rappelle une fois de plus leurs règles sévères. Bien entendu, il proscriit toute innovation. Il insiste sur l'inanité, je ne dirai pas des réformes, mais des fléchissements, des adoucissements aux préceptes de la rime. Il est le pontife suprême prononçant du sein de la Rome poétique le *non possumus* du dogme absolu. Certes, l'éminent académicien est bien libre de ne pas aimer le vers libre; moi-même, tout en m'y intéressant fort, je me sens incapable d'en user : question de nature peut-être, et, à coup sûr, de métier aussi... Mais qu'il n'admette pas certains tempéraments à l'inflexibilité de ces règles, qu'il n'accorde pas sur des questions de césure ou d'hiatus certaines licences que, d'ailleurs, les grands de la Pléiade : Ronsard, du Bellay, Baïf, Jodelle, le Mâconnais Ponthus de Thyard et d'autres, moins illustres mais honorablement connus pourtant, avaient érigées pour ainsi dire en règle, voilà ce qui me passe. Comment ce maître distingué ne comprend-il pas que le $\pi\alpha\upsilon\tau\alpha\ \rho\epsilon\iota$ universel englobe la poésie comme la vie elle-même; qu'il faut adapter une règle aux circonstances et au moment; que, sous peine de répétitions et de redites perpétuelles, on doit continuer la marche en avant; qu'enfin toute stagnation est synonyme de mort, et qu'en dernière analyse, Hugo et le Parnasse, pour illustre qu'ait été le premier et intéressant le second, ont fait leur temps et ne peuvent, dans la personne de leurs élèves, quelque distingués soient-ils, que se voir refléter. Or, le reflet n'est qu'une réplique; de là, le manque complet d'originalité. Ne vaut-il pas mieux se reporter directement à Hugo, Hérédia, Sully Prudhomme,